

## **PLOUTOS, souvenirs**

*Il y a trente ans, après le moratoire décidé par F. Mitterand en avril 1992, c'était la dernière campagne de tirs au CEP, voici mon souvenir personnel de cette époque révolue. B. Miltenberger*

Mai 1995,

Jacques Chirac, à peine élu Président de la République, lance la « dernière campagne de tirs nucléaires français », réputée nécessaire à assurer l'avenir de la dissuasion sur le long terme. C'est un tollé international immédiat.

Finalement les arguments portés au plus niveau de l'État sur la nécessité de reprendre un minimum d'essais pour crédibiliser notre Dissuasion Nationale « définitivement », avant un éventuel arrêt total des essais prévu par les accords en cours de négociations, ont porté.

Roger Baleras, le DAM de l'époque (pas pour longtemps, puisqu'il devra passer le relais dans les jours suivants), a par avance avant les élections, ordonné que le site de Mururoa soit opérationnel pour un premier tir dès juillet (2 mois après l'élection), il a fait préparer les engins à tester, et mobilisé les équipes. Fin mai tout était prêt, un nouveau DAM était nommé et six tirs étaient déjà programmés...

De mon côté, Chef de Projet Armement Stratégique à l'époque, j'ai arrêté la définition de mon engin, l'un des sept prévus au programme.

« Mon » tir sera le 2<sup>ème</sup> de la campagne, il est programmé début octobre, il sera réalisé dans le lagon de l'atoll de Fangataufa faute de puits de forage compatible dans le lagon de Mururoa. Je compte bien y assister, du moins dans sa phase de préparation, non parce que je serais indispensable, puisque j'ai toute confiance dans les équipes techniques, mais au cas où une décision de dernière minute s'avérerait nécessaire. Alors je préfère être sur place. Je m'inscris donc pour une mission sur site pour la semaine avant le tir, déjà désigné sous le sigle Ploutos.

Cela commence mal ! La doctoresse du travail refuse mon accès au site, je suis en effet « sous antibiotiques » à cause d'un abcès dentaire et il n'y pas de dentiste à Mururoa. « Vous verrez le tir à la télé » me dit-elle. Je m'insurge...

Profitant d'un passage en métropole du Docteur Potot, le médecin de Mururoa, je lui fais part de mon désarroi et il m'accorde l'autorisation refusée par sa collègue, « ne me fais pas une septicémie là-bas » me dit-il, lui. Je retrouverai le Dr Potot comme médecin du Ripault quelques années après.

## PAPEETE

Je décolle le 5 septembre, direction Papeete via Los Angeles, je suis attendu le 6 au matin à l'escale militaire où je dois embarquer sur un Transall pour Muru à 7h du matin. Voyage long et inconfortable, mais le pire est à venir.

Arrivé tout endormi à 4h du matin heure locale, je poireaute à l'aéroport militaire jusque vers 6h, puis on vient me chercher pour embarquer dans le Transall de transport déjà chargé et m'installe sur une des deux banquettes latérales réservées aux passagers, avec quelques militaires et quelques tahitiens. L'avion s'avance sur la piste, cela tremble de partout dans un boucan énorme, heureusement j'ai déjà eu l'expérience de ce genre de transport en Transall ou en Breguet, alors cela ne m'impressionne pas. En bout de piste le moteur monte en puissance en rugissant et tout à coup s'arrête brutalement alors que le pont arrière s'ouvre et le commandant de bord nous hurle l'ordre d'abandonner l'appareil et nos bagages et de courir jusqu'aux hangars voisins.

Dehors on entend des explosions, on voit des incendies, des meutes de tahitiens armés de manches de pioches, des passagers de vols civils qui courent en tous sens au milieu des manifestants, c'est la révolution à Faa !!

Je cours moi aussi vers l'escale militaire, au passage je relève une dame âgée tombée au sol et reçois ce faisant plusieurs coups de gourdin et finis par trouver finalement abri dans le bâtiment où je poireautais une heure auparavant.

Là, nouvelle attente, on n'a pas d'informations sur la suite prévue, mais tout le monde reste calme, de loin on suit l'évolution des combats sur le tarmac.





Vers midi on vient me chercher, on va m'évacuer vers un hôtel en zone « calme ». Comme je m'inquiète de mon bagage, on m'assure qu'il me sera rapporté dès que l'accès à l'avion, immobilisé sur la piste, sera devenu possible. A l'hôtel on me reçoit avec beaucoup de déférence, ce qui me met très mal à l'aise, on m'attribue un « faré individuel » et on me confirme l'arrivée imminente de mon bagage. Je salue rétrospectivement l'efficacité de nos agents sur site, le logement est confortable, un salon, une chambre, une salle de bain, un faré très couleur locale avec son toit en pandanus et son ossature légère. Je suis trop fatigué pour me reposer, alors après une douche bienvenue je sors dans les allées du domaine pour aller voir le lagon.

Quelle n'est pas ma surprise lorsque sur le chemin je suis interpellé par une voix connue « *Milten, vous n'auriez pas une Gauloise !?* ». Derrière moi Roger Baleras accompagné de son épouse et d'un ancien DGA, naufragés rescapés eux aussi, se trouvait en panne de sa drogue favorite. Heureusement j'avais avec moi ma réserve personnelle dans mes « équipements de survie ». Il repartira le lendemain avec le DAM en poste depuis peu (Jacques Bouchard) vers Mururoa alors que je devrai attendre 48h avant de retrouver mon Transall.

Je finis par aller me coucher ce soir-là pour tenter de récupérer du décalage horaire, mais il était dit que les ennuis n'étaient pas terminés. Vers 2h du matin j'étais réveillé par une agitation autour de mon faré, des lueurs intermittentes et surtout une importante odeur de fumée. Je saute dans mon pantalon, je sors, et découvre le faré voisin du mien en feu ! On me demande de sortir mes affaires et de rester dehors jusqu'à ce que l'incendie soit maîtrisé. Vers 6h je peux enfin rentrer chez moi. Pour la récupération du décalage horaire on verra une autre fois.

Le surlendemain enfin je décollerai avec un avion militaire (un ancien Mercure me semble-t-il), enfin la mission pourra commencer. J'ai déjà perdu deux jours. Entre temps j'ai pu téléphoner à ma famille pour apaiser leurs inquiétudes légitimes puisque les images de la révolution polynésienne sont passées aux infos en métropole. Heureusement la révolution ne durera qu'un jour, le tahitien est un guerrier, mais un guerrier pacifique (comme son océan ?).

## **MURUROA**

On se pose sur la piste à Muru, toute petite langue de terre verte et bleue dans l'immensité de l'océan. Un chantier au bout du monde...

Ici rien à voir avec les épisodes précédents, c'est la ruche, dans le calme et la sérénité.

Jean Liaret m'accueille dans le hall, je ne m'attendais pas à être accueilli et pourtant ! Cela fait plaisir et reconforte de retrouver un ami après mes aventures de l'avant-veille. Il me conduit au village, me désigne le bungalow qui m'est réservé, me donne les premières recommandations de vie sur le site, et je m'installe.

Jean m'a concocté un programme pour toute la durée de la phase de montage, il est conforme à mon souhait, j'assisterai à l'ensemble des phases délicates jusqu'à la phase finale du transport à Fangataufa. Je suis assuré de ne quitter le site qu'après que mon engin sera « au fond du trou ». Après il ne peut plus rien lui arriver et il n'y aura plus qu'à attendre le verdict « expérimental » avec l'assurance d'avoir tout mis en œuvre « pour que ça marche ». On bosse, je suis impressionné par la rigueur et la conscience professionnelle de l'équipe. Finalement ils n'avaient pas besoin de moi dans leurs pattes...

Il n'est pas possible ici de faire le détail des opérations techniques réalisées, elles sont aujourd'hui encore « classifiées ».

Je garde un magnifique souvenir de ces semaines, partagé entre l'inquiétude d'un futur papa avant l'accouchement et la quiétude du vacancier dans les îles.

C'est Jean Armagnac qui était alors Directeur Technique sur l'atoll, ancien du CESTA parti « aux Essais », il avait fait le chemin inverse du mien, moi qui avais quitté les Essais en 1971 pour aller au CESTA.

Lui aussi m'avait concocté un programme de visite du site, de type VIP comme il aimait à me le dire. J'ai ainsi eu droit à la visite du SMSR (Service Mixte de Sécurité Radiologique) et à un repas mémorable en « mon honneur » au Faré Direction avec toute l'équipe TN75. Ambiance chaleureuse autour d'une belle table, entre amis attelés à la même mission.





De g à d : Jean-Pierre Granghon, Jean Liaret, Roger Martin, Patrick Lanusse

L'histoire ne serait pas complète, si je n'indiquais pas le caractère innovant et exceptionnel, qui m'avait tant surpris (et agacé) de cette dernière campagne de tirs.

En effet, compte tenu de la levée de bouclier des opinions mondiales contre le « pied de nez » français, le CEA/DAM avait reçu une consigne majeure, résumée en deux mots, « **transparence et ouverture** ».

Jean Armagnac me faisait part des complications que lui imposait cette consigne dans sa tâche quotidienne de gestion du site, lui qui était assailli par les médias.

Ce faisant l'atoll était envahi de journalistes internationaux, les eaux étaient pleines de bateaux, petits, moyens et gros, dont le fameux Rainbow Warrior II de Greenpeace dont l'arraisonnement a fait l'objet de reportages divers en France et ailleurs. On se souvient du débarquement de l'équipage de Greenpeace sur le quai de Muru, où parmi les barbus et chevelus écolos on reconnaîtra Mgr Gaillot, évêque *in partibus* (c'est-à-dire « virtuel ») de *Partenia* (diocèse virtuel lui aussi), avançant avec le sourire innocent du gamin pris la main dans le pot de confiture en saluant « ecclésiastiquement » les spectateurs sur son passage.

C'était chaque jour que les soldats de la Marine Nationale confisquaient les embarcations de ceux qui réussissaient à traverser la passe pour entrer dans le lagon et renvoyaient pacifiquement chez eux ces contestataires.





Heureusement nous n'avons pas été gênés par ces agitations stériles, toutefois je m'inquiétais pour le futur transport du container vers Fangataufa avec tout ce petit monde autour de l'atoll. Il y avait une quarantaine de kilomètres à faire en pleine mer pour atteindre l'atoll voisin avec la barge de transport escortée par la Marine.

C'est sans incident que le colis a rejoint son puits, et nous fûmes invités à le rejoindre sur place en hélicoptère. Pour moi deux découvertes d'un coup, c'était mon premier vol en hélico, c'était mon premier pas sur Fangataufa ! Ambiance beaucoup plus spartiate chez ce voisin, beaucoup plus nature aussi avec une végétation et une faune foisonnante. La longue descente dans le puits commence. Une fois le puits rempli les dés seront jetés.

C'est là que finit l'histoire, il ne reste plus qu'à donner l'ordre de mise à feu, je peux rentrer en métropole. Je rentre donc et resterai à l'affût du télex jusqu'à la date du tir imminent.

Le 1<sup>er</sup> octobre à 14h30 heure locale (donc le 2 à 0h30 chez nous) le suspens prend fin, Ploutos a été tiré, il est nominal. J'aurai donné sept années pour cette cause, éloigné de ma famille restée en Aquitaine et que je ne retrouvais que les week-ends. L'aventure touchait donc à sa fin.

En début 1996 commencera le démantèlement des sites expérimentaux, Jean Armagnac en sera le maître d'œuvre. Là aussi une page se tournait.